

Ils racontent leur abbaye (4/7).



Vauhallan (Essonne)
De notre envoyée spéciale

«**N**otre sœur Marie-Liesse, décédée il y a un mois, portait bien son nom ! Atteinte de la maladie d'Alzheimer, elle avait tant perdu ses repères qu'elle s'émerveillait de tout : du soleil qui se lève, de la sœur qui lui apporte le petit déjeuner, de la beauté du ciel... Tout était extraordinaire ! Elle m'a appris que, lorsqu'on perd tout, l'essentiel reste : son âme d'enfant, la grâce de l'instant présent.

Je me souviens de ma première visite à Limon, en 1978. Je suis arrivée un soir de novembre, pour les vêpres. À l'époque, j'étais jeune convertie, et je sentais au fond de moi que cet amour allait prendre toute ma vie. Je me souviens des vêpres, il faisait noir, l'église était sombre. Le premier contact n'a franchement pas été attrayant. Pourtant, c'est là que j'ai ressenti le désir de revenir. Malgré les circonstances extérieures, quelque chose en moi a fait que je me suis sentie appelée et suis revenue pour Pâques l'année suivante, avant d'entrer à l'abbaye un an et demi plus tard.

Comme ce serait le cas pour un couple, je peux difficilement dire pourquoi j'ai choisi cette communauté. Cela me dépasse. Des amoureux pourraient dire "c'est lui" ou "c'est elle". Moi, j'ai dit "c'est là". À chaque étape de l'engagement, j'ai toujours ressenti une paix, une joie. C'était bien ça. Non pas que les épreuves soient absentes : dans sa règle, saint Benoît rappelle aux nouveaux frères que la vie au monastère sera difficile, mais ils traverseront les épreuves avec le Christ.

«À Limon, je me suis dit : c'est là!»

Chaque vendredi, découvrez une abbaye. Aujourd'hui, l'abbaye de Limon racontée par la mère Marie-Béatrice Rétif.



La mère Marie-Béatrice Rétif a été nommée abbesse en 2000. Manon Chemineau pour La Croix

L'alternance entre la prière personnelle et communautaire, le travail, la vie de communauté, formait un ensemble m'assurant qu'ici, mon appel se concrétiserait. Même si je me souviens, pendant la période du noviciat, avoir eu du mal à m'habituer aux horaires : trente minutes de prière personnelle, quarante-cinq minutes de travail, puis les offices... J'avais l'impression d'être un saucisson coupé en tranches ! Ancienne éducatrice spécialisée, ayant l'habitude de passer des journées entières avec les enfants, il m'a fallu du temps pour découvrir l'unité de la journée sous les apparences d'un agenda très découpé.

Le fait de vivre à Limon a répondu à un désir que j'avais depuis longtemps, sans pouvoir le nommer. Les premières années en communauté ont été une découverte exaltante. J'avais enfin trouvé ce que je cherchais ! C'est seulement au bout de quelques années que j'ai senti que les enfants handicapés, dont je m'occupais comme éducatrice, me manquaient parfois. Héritage de ce passé, je porte toujours le combat pour la vie et contre l'exclusion.

«Je me souviens des vêpres, il faisait noir, l'église était sombre. Le premier contact n'a franchement pas été attrayant. Pourtant, c'est là que j'ai ressenti le désir de revenir.»

peu importent ses formes. Je veux me battre pour que tous aient une place. Il y a dix ans, notre abbaye a été jumelée avec une communauté Foi et Lumière : je l'ai vécu comme un clin d'œil.

Ce combat s'incarne aussi, au sein de la communauté, par le soin que j'aime apporter à mes sœurs plus fragiles. J'essaie de les accompagner dans ce passage qu'est la dernière étape de la vie. C'est parfois difficile pour les sœurs plus âgées d'accepter de ne plus se sentir "utiles". Nous leur disons que l'essentiel n'est pas ce

Ils racontent leur abbaye (4/7) / «À Limon, je me suis dit: c'est là!»

«En tant qu'abbesse, je dois m'adapter au caractère des unes et des autres, articuler les besoins de chacune et ceux de la vie communautaire.»

●●● Suite de la page 13.

qu'elles font, mais ce qu'elles sont, et que Dieu a besoin d'elles ainsi. Nous devons composer avec les âges, les tempéraments, les états de santé de toutes. Nous gardons confiance, même si la communauté diminue en nombre et qu'elle vieillit. L'abbaye a abrité jusqu'à 100 sœurs! Aujourd'hui, nous sommes 15, mais je sais que le Seigneur nous conduit. C'est là qu'il nous appelle.

Parce que, dans nos vœux, nous nous engageons auprès de la communauté, l'équilibre peut être chamboulé lorsque nous perdons une sœur. Lorsque l'une d'entre nous décède, nous écrivons une notice racontant sa vie, ce qui la caractérisait, et nous relisons cette note au réfectoire le jour anniversaire de sa mort. Écrire cette no-

«J'ai fait vœu de stabilité, cela veut dire que je me lève presque chaque matin avec la même vue depuis ma fenêtre! Nous voyons les mêmes choses tous les jours, mais il suffit de les regarder autrement: chaque jour la lumière, les couleurs, les odeurs sont différentes.»

tice ensemble permet d'en parler, de faire notre deuil. Parfois, nous rions en l'écrivant, en repensant à la répartie qu'elle avait! Lorsqu'une sœur part, elle rejoint la partie de notre communauté qui est au ciel.

Le jour où j'ai été nommée abbesse, ça ne s'oublie pas! C'était en 2000, j'étais de cuisine ce matin-là. Je suis entrée au chapitre cuisinière, j'en suis sortie mère abbesse! C'était comme si, tout à coup, on m'avait mis un vêtement bizarre sur les épaules. Quelques jours après le vote, je suis allée conduire mère Flavie, abbesse avant moi pendant 35 ans, à la gare - il est habituel que l'ancienne abbesse se retire quelques semaines pour laisser la nouvelle



L'abbaye de Limon abrite aujourd'hui 15 sœurs. Manon Chemineau pour La Croix

prendre sa place -, et je me suis sentie un peu seule. Mais il y a la communauté. J'ai gardé ma vie monastique et continué à travailler à la cuisine, au magasin, au conditionnement des tisanes.

L'abbatiale est pour moi l'incarnation de la notion de service dans l'Église: une charge que l'on prend et que l'on dépose

un jour, une autorité réelle mais qui ne nous appartient pas et ne doit jamais recouvrir notre premier appel de consécration au Christ. En tant qu'abbesse, je dois m'adapter au caractère des unes et des autres, articuler les besoins de chacune et ceux de la vie communautaire, sans que les uns prennent le pas sur les autres.

Limon est marqué par la figure de mère Geneviève Gallois. Artiste peintre, convertie en 1914 dans notre abbaye à l'époque située rue Monsieur à Paris, elle est entrée en 1917. C'est elle qui a dessiné les vitraux de notre chapelle, avant de décéder ici, en 1962. Mère Geneviève était très sensible, comme toutes les

artistes. Elle a eu beaucoup de mal à s'adapter à la vie communautaire, mais elle était tellement sûre de son appel qu'elle a traversé les difficultés en restant elle-même. L'aspect acide, provocateur, de son art parle à des personnes très éloignées de l'Église.

J'ai fait vœu de stabilité, cela veut dire que je me lève presque chaque matin avec la même vue depuis ma fenêtre! Nous voyons les mêmes choses tous les jours, mais il suffit de les regarder autrement: chaque jour la lumière, les couleurs, les odeurs sont différentes. Comme sœur Marie-Liesse, je m'émerveille de voir le soleil se lever! À l'inverse des monastères de Paris, nous accueillons beaucoup de monde à l'hôtellerie l'hiver, mais l'été est beaucoup plus calme. Cela nous laisse le temps d'aller marcher à l'extérieur, de regarder les fleurs s'ouvrir. Une sœur aime ●●●

repères

L'abbaye de Saint-Louis-du-Temple à Limon

En 1814, Louis XVIII répond à la demande de sa cousine, la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé, de construire un monastère à Paris. Il lui fait don du domaine du Temple, en souvenir de la famille royale, incarcérée dans la tour du Temple pendant la Révolution.

En 1948, la République oblige la communauté à quitter le domaine du Temple. Les bénédictines s'établissent rue Monsieur, dans le 7^e arrondissement.

La communauté joue un rôle considérable dans le monde intellectuel catholique de l'époque. Paul Claudel, Emmanuel Mounier, François Mauriac et Julien Green, réunis autour de Jacques et Raïssa Maritain, fréquentent assidûment l'abbaye. L'artiste peintre

Geneviève Gallois s'y convertit en 1914, avant de rejoindre la communauté.

Expulsées en 1938, à la suite de la loi de 1905, les bénédictines trouvent refuge à Meudon, avant de s'établir à l'abbaye de Limon fraîchement construite, en 1951.

La communauté, très nombreuse, essaime ensuite à Jouques (Bouches-du-Rhône) en 1967, puis à Rosans (Hautes-Alpes) en 1991.

Vendredi prochain :
Ils racontent leur abbaye (5/7). L'abbaye de Landévennec

... photographier les escargots : l'autre jour, il y en avait plus de 100 ! L'aventure n'est pas ailleurs : elle est là où nous sommes toujours logées, nourries, blanchies, soignées. Je me bats pour que nous gardions à l'esprit que

La stabilité, c'est prendre aussi le risque de ronronner. Dans cette abbaye, nous serons toujours logées, nourries, blanchies, soignées. Je me bats pour que nous gardions à l'esprit que

« Nous sommes privilégiées dans la société actuelle. Pour le garder à l'esprit, je m'échine à rester en éveil, vivante, à l'écoute de la vie dehors, tout en restant en retrait. Ici nous sommes cloîtrées, mais nous restons très en relation avec l'extérieur. »

tout cela n'est pas un dû, c'est un don ! Nous ne vivons pas dans la pauvreté, juste dans une simplicité de vie. Mais nous sommes privilégiées dans la société actuelle. Pour le garder à l'esprit, je m'échine à rester en éveil, vivante, à l'écoute de la vie dehors, tout en restant en retrait. Ici nous sommes cloîtrées, mais nous restons très en relation avec l'extérieur, tout en gardant ce recul qui nous est nécessaire, cette stabilité en mouvement.

Certains disent parfois de nous que nous sommes héroïques. Mais ce qui est héroïque, c'est de vivre sa foi chrétienne dans le monde d'aujourd'hui ! Nous recevons à Limon des visiteurs qui nous parlent de leur travail, de leurs engagements. Nous offrons à des personnes stressées un lieu d'accueil, de paix et d'écoute. Mais nous recevons aussi beaucoup : leur expérience, leur courage, leurs joies et leurs difficultés. Le monde a autant besoin de chrétiens au cœur des villes que de moniales à Limon.

Recueilli par Youna Rivallain

son passage de la Règle de saint Benoît



Chapitre 62 : des prêtres du monastère

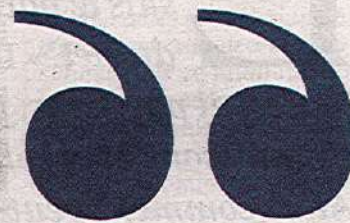
« Ce n'est pas parce qu'un moine est prêtre qu'il a le droit d'oublier l'obéissance à la Règle et à ses exigences. Il doit progresser vers Dieu de plus en plus. »

Lorsqu'un abbé demande à ce qu'un moine soit ordonné diacre ou prêtre, saint Benoît avertit du risque d'orgueil, du fait que cette nouvelle mission pourrait le placer au-dessus des autres. Mais toute fonction qui nous distingue des autres s'accompagne d'une obéissance encore plus forte à la règle.

Quel qu'il soit, notre service est un lieu de croissance. J'aime le dynamisme de cette règle, le fait que toute fonction soit un lieu de croissance humaine et spiri-

tuelle. En latin, progresser vient de "croître". J'aime l'idée d'une plante qui grandit vers Dieu : nous ne sommes pas là pour remplir une fonction, mais pour aller vers Dieu chaque jour.

Recueilli par Youna Rivallain



Avant d'entrer à l'abbaye, la mère Marie-Béatrice Rétif était éducatrice spécialisée auprès d'enfants handicapés. Manon Chemineau pour La Croix